



Alexander Dickow

DÈZE LE MÉCRÉANT,
pionnier allophage

à Adam Biles

Malgré une datation pour le moins hésitante, les chroniqueurs tiennent encore pour avéré l'avènement subit de l'alophagie chez Dèze le Mécréant. L'illustre sanguinaire aurait sévi, à en croire les chroniqueurs les plus tenaces, entre le 6^e et le 12^e équicycle, sans qu'aucune preuve consistante de son existence ne soit parvenue jusqu'à nous. Le témoignage le plus ancien reste le fragment M, pourtant rédigé plus de trois équicycles après le 12^e, et les controverses autour de cette extravagante confession ne sont pas moins pérennes que celles qui entourent la pratique même de l'alophagie.

Seule la légende d'Aigues, l'hiérophante des Aurèdes, rivalise avec celle de Dèze. Aigues, dit-on, aurait survécu pendant plus de 348 ans grâce à une autophagie exceptionnellement lente. De nombreuses fables circulent parmi les Aurèdes à propos d'Aigues : qu'il ne restait de lui que son crâne à la fin de sa longue vie, le tronc et les membres ayant été dévorés par lui ; que son tour de taille faisait dix centimètres au moment de la mort ; qu'il survivait en ne picorant qu'un gramme de lui-même tous les mois ;

qu'en n'ingérant rien que sa propre sueur il pouvait survivre plusieurs jours. Que ces mystères se contredisent souvent ne semble pas incommoder les Aurèdes, tant les prérogatives de leur demi-dieu dépassent celles de la raison.

Certes, l'autophagie peut mener à de grands exploits ; les jeux de ces dernières années suffisent à le démontrer. Elle produit parfois de grands survivants, sinon de grands adeptes du mysticisme aurède. L'Aurède nommé Cestine, âgé d'à peine quatorze ans, a remporté la dernière joute après avoir survécu pendant plusieurs années grâce à la nourriture fournie par son bras gauche (malgré une régénération à peu près normale du membre rongé, l'épreuve y a laissé quelques séquelles indélébiles). Rien, bien entendu, qui puisse se comparer à Aigues l'hiérophante. Aujourd'hui, les autophages « intégraux », qui ne mangent qu'eux-mêmes et ne touchent point au végétal ni à l'animal, ne survivent plus qu'une trentaine d'années dans le meilleur des cas.

L'alophagie, en effet, s'est d'abord imposée par les atouts qu'elle procure au prédateur : longévité et surplus énergétique, plaisir de la chasse et, du moins dans les cas pervers, de l'assouvissement. Ces avantages permirent à Dèze de pousser sa domination jusqu'au raid du temple de l'île Ctéphos, qu'il réduisit en ruines (il n'en subsiste,

CATASTROPHES

comme l'on sait, aucune trace, jusqu'à faire douter de sa réalité par certains savants)¹. Les autophages, plus lents et plus faibles, se soumirent presque tous ou se cachèrent, et les Anciens ne mirent fin au déchaînement de Dèze qu'en trouvant son point faible. Celui-ci ne fut pas cette défécation qui soulève tant le cœur des pudiques, et qui ne laisse l'allophage vulnérable qu'un court instant. Non ; sa faiblesse fut l'appétit, la voracité même de son désir, qui l'amena à mépriser la prudence : les autophages s'étant enrobé de ciguë, Dèze périt empoisonné par la ruse de sa proie. Aujourd'hui encore, les Aurèdes honorent le sacrifice de ce martyr anonyme.

Aujourd'hui, même ceux qui dénoncent la barbarie de l'allophagie en pratiquent le plus souvent une forme végétale. Sans de tels compromis, les joutes de survie ne sauraient évidemment exister, le principe y étant d'échapper à la mort en l'absence de toute ressource allophagique. La pratique de l'autophagie intégrale s'est réduite aujourd'hui à une petite minorité (environ 0,5% de la population mondiale), dont les prêtres aurèdes avant tout. L'allophagie végétale est pratiquée par plus de 89% de la population, laissant environ 10.5% d'allophages proprement dits, qui goûtent à la chair animale. Des allophages dits « canibales », imitateurs du grand Mécréant, il ne resterait

qu'une poignée négligeable, surtout depuis les purges d'Ondrogène le Zélote. Mais ces chiffres, hypothétiques de toute manière, ne prennent pas en compte la variation des pratiques individuelles, et ne reflète ni la diversité, ni la distribution des opinions : on l'a dit, l'allophagie, y compris végétale, reste une pratique honnie, souvent par ceux-là même qui s'y livrent.

Le rédacteur inconnu du fragment M partage de toute évidence cette honte. Les vers du fragment l'expriment avec force. Qu'est-ce qui motive cet épanchement ? Selon l'un des premiers spécialistes de la langue ancienne des Aurèdes, Grègemant d'Aloise, le fragment proviendrait d'un livre de confessions, probablement rédigé par un moine nommé Ouvretin entre le 15^e et le 16^e équicycle. Malgré la minceur des preuves – l'usage de la prosodie spiriforme caractéristique des confessions aurèdes de l'antiquité ; les capitales proches de celles qui dominent dans les manuscrits de ce genre – l'hypothèse de Grègemant, communément admise, passe pour une vérité (l'identité du moine, en revanche, reste un objet de débat). L'état de la langue, cependant, permet de fixer un *terminus ad quem*, puisque la lettre *ij* n'apparaît plus après les réformes orthographiques du roi Santisque, en vigueur à partir de 1550. Le fragment ne fait que 122 vers, dont voici le début célèbre (trad. G. Drance) :

¹ Les traces archéologiques n'ont permis ni de confirmer, ni d'infirmer la thèse de l'existence réelle et historique de Dèze le Mécréant. Tout au plus suggèrent-elles que l'allophagie s'est bel et bien établie à l'époque alléguée, puisque l'artefact allophagique le plus ancien retrouvé à ce jour reste un ustensile dénommé « fourchette » qui date du 7^e équicycle. Voir Gésain Drance, « Traces archéologiques de l'allophagie au site F de l'île Ctéphos », *Revue d'archéologie aurède*, vol. 52, no. 3, 2208, pp. 150-164.

...sourd. Écoutez !
dans ma lèvre informe le cri s'évite et se tait,
et veinée d'infamie, choyé dans les sangs,
je recouvre son opprobre glissé de pluie noire,
effeuillé de toute grâce ; son écart blanc
me dénonce et le festin, béant délice,
me dérobo de tout ordre et de tout rang.

Le terme ou sigle *ÿtaâ*, que le traducteur rend par « écoutez » et qui revient au cours du texte à cinq reprises, reste opaque, et les débats incessants à propos de sa signification ont contribué à la renommée de cet incipit pourtant défectueux. Dèze n'apparaît qu'après un long discours plein de remords, au vers 57, où l'écrivain décrit « l'écrin de chairs perplexes » qu'est devenue la bouche sanglante de l'allophage, « ruisselante comme une innocence / fendue de haut en bas. » Le style outrancier, les images souvent brutales trahissent une sensibilité tenaillée par la culpabilité et par la volupté. Ces premiers vers, comme le confirme la suite, figurent le reproche muet que lui adresse une conscience impuissante devant la jouissance du passage à l'acte — celui, on le devine, de manger de la chair, animale — ou humaine.

Si le fragment M marque l'avènement historique et littéraire de Dèze, les tragédies d'Avilan d'Otresque au 19^e équicycle en marquent le retour et la triomphale création d'une hantise désormais séculaire. Le monstre séduit

naturellement le littérateur: cependant, de son propre aveu, Avilan a également trouvé dans la grande imprécision du fragment M un attrait considérable. En effet, la figure de Dèze comporte une grande plasticité. Chez Avilan, Dèze n'a plus rien du forcené du fragment M : héros tragique, Dèze se voit contraint par les circonstances. Captif du roi Alquinte, enchaîné et abandonné près des restes de son ami Choraste, l'allophagie s'avère le seul mode possible de survie pour Dèze, d'où le douloureux et célèbre « monologue de l'offrande », dont voici le début :

Pourquoi parler si bas à ce bel endormi² ?
Choraste, l'absence est un subtil ennemi
Au sommeil si léger qu'un rien la réveille ;
Rendormons-la, veux-tu ? avec cette merveille
Propre à bercer l'esprit, en un mot : devisons,
D'amis et de plaisirs, d'affronts, de trahisons,
D'amour ! Mais tu es loin, et je me reconforte
Avec comme un semblant de présence qu'apporte
La larme de ton sang qui tombe sur mon front,
Redoublant mon chagrin quand elle se confond
Avec mes pleurs.

J'ai faim ; je vais mourir, Choraste,
Je meurs de rappeler l'odieux, l'ignoble faste
Des chairs du lâche Alquinte, englouties à loisir
Par ce roi sans honneur ! Je ferais bien jaillir
Ce sang usurpateur...

Ce goût de sel, c'est une...
Une goutte. Une larme, ou la sève opportune

² « L'endormi » désigne l'ami mort, Choraste, par euphémisme.

Qu'une amitié m'accorde ? Horreur ! Abject forfait !
Et je l'ai savouré, l'outrage que j'ai fait !
De l'ami bien-aimé, j'ai violé ce qui reste.
J'ai pris pour une offrande un pillage funeste !

La première goutte de sang bue, les pensées et les sentiments confus de Dèze le mènent inéluctablement à la perversité cannibale. La finesse psychologique d'Avilan démontre comment l'horreur cède le pas au désir de survivre, à la soif et à la faim. Les rationalisations – le « sacrifice » de l'ami au nom de la survie de Dèze ; l'idée de « l'offrande » qui permet de supposer l'acquiescement, voire l'approbation de l'ami Choraste ; la façon quasi involontaire dont la goutte de sang est d'abord reçue – n'évincent ni le dégoût ni le remords, mais fournit un exutoire à ceux-ci, et permet, d'une certaine manière, la sublimation de la culpabilité. Cependant, le conflit intérieur ne peut être résolu ; deux actes plus tard, le héros ambigu s'immole avec Alquinte à Ctéphos, expiant son forfait et vengeant son ami « sacrifié ».

Dans *Le Premier Souper* de Ronce Albène, moins d'un équicycle après Avilan, Dèze est devenu une tout autre sorte d'anti-héros, un voyageur qui se pose partout en étranger et un *trickster* impénitent. Il incarne à la fois l'esprit d'accueil et de fraternité, et une forme d'altérité déconcertante et joyeuse. Dèze attire des adeptes et des émules, auxquels il propose un troublant repas qui évolue vers une sorte de cuisine cosmique décrite dans ce style qu'on a célébré comme une réinvention du langage :

Partout la salle dévoilait somptueusement l'invention du banquet. Les stations du fécond banquet, entièrement pendues en fanions dans chaque couleur, le jaune, en bleu nuit, rayé grâce à des rouges, tourné autour dans les violets, ruisselants à pastels, chaque halte au buffet brillait les yeux de plus en plus aux pèlerins. Tout vertigineux, ils ébahissaient ; les clameurs d'admiration s'élançèrent l'une avant l'autre.

Les pèlerins défilèrent au cours de toute la succession en longueur continue de mets davantage encore plus insensés à mesure qu'ils s'aventurent.

Ici frétilaient de longues nouillades cumulées de crustacés cramoisis, et les pincés s'écartent pour l'effroi. Là, depuis deux cruches jaunes, dont le nez des pèlerins frissonnaient les fragrances qui naissaient et s'entremêlèrent les environs, grimpaient des bulles prises avec une très ralentie panique, jusqu'aux moulures et chandeliers qui les dardèrent et les poignardèrent avec amour. Des laitues moutonnées fomentent sous de noirâtres terrines à bœuf, pointées en rondelles de panais et de carottes. Sur des planches, des mous lits de petits canapés pioncèrent décorativement et délicieux. Des bigorneaux vivants se carapatent beaucoup et peu à peu de leur soucoupe, tout près d'une destinée bouillante. A partir de chaque bouche des milles bouches des mille putti d'une fontaine se déversèrent mille boissons différentes. Et des steaks crépitaient, des sardines rissolèrent, des filets fument avec vapeurs.

Un bol de glands et bardanes s'enchevêtra parmi la salade en rameaux d'orme ; des feuilles d'aristoloche s'éventaillent le long des bords. Des rouleaux mijotèrent à la sauce, et surgissant nombreusement leurs plis dans elle. Et les tranches d'un croustillant boulier décomptaient d'inouïes saveurs. Il trône un divan majestueusement à la sauce aux truffes tout près, encadré de châsses au poivre rôties. Et ces maisonnettes à la broche, comme elles ravissent dans l'œil ! Ô

CATASTROPHES

ravines marinées dans les bocages, ô sucres des glacés pics ! Une rangée de nuages rutilait là pour saliver à tout jamais l'appétit aux pantois convives.

Lunes au sirop de nuit, nous laisserez-vous tomber sur le sommeil sans déguster votre divin dessert ? Et vous, impitoyables et chocolatés astéroïdes, astres ragoûtants, piquants soleils ? Là les dressait tous devant nous Dèze, indépassable gourmet ; nous buvions avec lui la soif salée, nous casse-croûtions parmi son festin la faim elle-même, la succulente insatisfaction de la convoitise ; chacun ensemble nous jouissions l'insondable en-cas de toute poésie.

Plus encore que chez Avilan, le sanguinaire personnage d'origine a disparu au profit d'une apparente légèreté. Quelques lettrés, dont le célèbre savant Blutaire dans son *De aliorum gustum*, n'ont pas manqué de reprocher au *Premier Souper* son manque de gravité, voire son obscénité. Mais sous l'ivresse du style et le comique des épisodes, Albène critique violemment les mœurs pudiques des autophages, et plus encore l'extrême ascèse pratiquée par les moines aurèdes. Plusieurs des scènes les plus célèbres ridiculisent la « manie » (le mot est d'Albène) qu'ont les autophages de se manger exclusivement à l'écart des autres, même des plus intimes. L'importance de la scène du banquet tient en partie à son caractère collectif : *Le Premier Souper* est une apologie de l'être-ensemble plus encore que de l'allographie. Mais les interprétations de ce livre continuent d'évoluer : la thèse longtemps dominante de N. Orfet, selon laquelle *Le Premier Souper* serait une œuvre crypto-cannibaliste, n'est généralement plus admise aujourd'hui, et ce conte à la fois capricieux et capiteux n'a

sans doute pas encore livré tous ses secrets. Dans tous les cas, on ne saurait nier la sympathie qu'a Albène pour les allographes. Le livre fut naturellement interdit en territoire aurède dès sa publication, et l'impudeur de l'idée d'un repas en société suffit pour le rendre indigeste à bien des lecteurs.

Une rumeur récente, si ce n'est une supercherie, veut que *Le Premier Souper* ait trouvé une audience exceptionnellement favorable dans les montagnes reculées de la Causte. Il est vrai que l'allographie est particulièrement bien représentée parmi ce peuple arriéré. Certains voyageurs ont même affirmé que cette race se livre à d'étranges rites de frottement mutuel, et que, sans l'aide de ces vilaines accointances, elle serait incapable de mitôse.

Il faut espérer que ces tares, si elles ne sont point le produit d'imaginations trop vives, resteront cantonnées à cette contrée lointaine.